

Varin, Victor
Le parapluie de Damoclès



LE

PARAPLUIE DE DAMOCLÈS

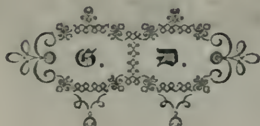
COMÉDIE EN DEUX ACTES

MÊLÉE DE COUPLETS

PAR

MM. VARIN, GUSTAVE HARMANT ET LEHMANN

Représentée pour la première fois, à Paris, le novembre 1852,
sur le théâtre du Palais-Royal



PARIS

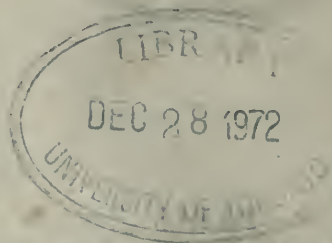
D. GIRAUD ET J. DAGNEAU, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

7, RUE VIVIENNE, AU PREMIER, 7

PERSONNAGES.

STANISLAS CALVADOS.	MM. Ravel.
MORISSEAU.	Sainville.
PAINVERT, chocolatier.	Lhéritier.
FULGENCE, son commis.	Lacourière.
ADRIENNE, femme de Morisseau.	Mlles Lambert.
CÉLINE, fille de Painvert.	Élisa.
MARIETTE, bonne chez Morisseau.	Gallois.
JOSEPH, domestique.	

Au premier acte, la scène se passe chez Morisseau.



PARIS. — IMPRIMERIE DE J. B. GROS, RUE DES NOYER 74.

LE

PARAPLUIE DE DAMOCLÈS,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon ; porte au fond donnant sur une antichambre, — Au premier plan à gauche, la chambre de Morisseau. — Au troisième plan, porte de la cuisine. — A droite, au premier plan, la chambre d'Adrienne. — Au deuxième plan, une cheminée. — A gauche de la porte du fond, une croisée. — Guéridon à droite, au deuxième plan. — Flambeaux allumés sur la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIETTE, *seule.*

Enfin !.. me voilà prête à sortir. (*Arrangeant ses cheveux devant la glace.*) Je n'attends plus que Martial qui doit me mener au bal du Mont-Blanc... Madame est allée chez sa tante qui demeure au diable au vert... Monsieur est parti en voyage... Il n'y a pas de danger qu'on s'aperçoive... Par exemple, une chose qui me chiffonne... c'est le temps... Il vous tombe une satanée pluie !..

SCÈNE II.

MARIETTE, ADRIENNE. *

ADRIENNE, *entrant, un parapluie à la main.*

Quel déluge !

* A. — M.

MARIETTE.

Tiens! c'est vous, Madame?

ADRIENNE.

Oui, Mariette!.. Mouillée de la tête aux pieds!.. Ma tante n'était pas chez elle; en revenant, la pluie m'a surprise et j'étais sans parapluie!

MARIETTE.

Pourtant, celui-là?

ADRIENNE.

Celui-là, je l'ai emprunté... heureusement.

MARIETTE, *à part.*

Est-ce ennuyeux!

ADRIENNE.

Ah! çà, vous alliez donc sortir?.. Cette toilette!..

MARIETTE.

Oh! Madame sait bien que je suis incapable de laisser la maison seule!

ADRIENNE.

Vous le dites, du moins!.. Mais, prenez garde! Mon mari, monsieur Morisseau, ne plaisante pas sur ce chapitre-là!..

MARIETTE.

Oh! je connais les manies de Monsieur, et je m'y conforme!

ADRIENNE.

D'abord, ce n'est pas une manie!.. Il a raison.

MARIETTE, *à part.*

Quelle cassine!

ADRIENNE.

Mais je suis toute trempée!.. cette pluie était glaciale!.. et je rentre dans ma chambre... Je vous sonnerai si j'ai besoin de vous. *

MARIETTE, *à part.*

Pas moyen de bouger!

ADRIENNE.

Personne n'est venue en mon absence?

MARIETTE.

Non, Madame... Ah! si... M. Fulgence.

ADRIENNE.

Ah! ah!

MARIETTE.

Et quand il a su que Monsieur était parti, il a dit: Tant mieux!.. Je reviendrai.

* M. — A.

ADRIENNE.
C'est bien !.. A propos, reportez ce parapluie... rue...

MARIETTE, *à part.*
Je vas donc sortir! (*Haut.*) Rue..?

ADRIENNE.
Non, non!.. c'est inutile!.. Je le renverrai plus tard.

MARIETTE, *à part.*
Allons, bon!

ADRIENNE.
Faites-le seulement sécher dans l'antichambre!

MARIETTE, *sortant avec le parapluie.*
Bien, Madame.

ADRIENNE, *seule.*
Si on savait d'où il me vient, on croirait des choses!...

MARIETTE, *rentrant.*
Madame n'a plus rien à m'ordonner?

ADRIENNE.
Rien pour l'instant... Seulement, ne me faites pas attendre quand je vous sonnerai!

ENSEMBLE.

AIR :

ADRIENNE.
Devant ma chambrière
Je dois me taire,
Que cette affaire
Soit un secret!
Je fus un peu légère;
Hélas! que faire
Si le mystère
Se découvrait?

MARIETTE.
Quel singulier mystère!
Dans cette affaire
Il faut se taire,
C'est un secret;
Si Madame est légère,
La chambrière
Saura, j'espère,
Ce qu'il en est.

SCÈNE III.

MARIETTE, MORISSEAU. *

MARIETTE.
Il y a quelque chose là-dessous.

MORISSEAU, *entrant par le fond.*
Qui est là?.. Mariette, tu étais seule?

* Mar. — Mor.

MARIETTE.

Tiens ! c'est vous, Monsieur ? Vous n'êtes pas parti ?

MORISSEAU.

Je suis arrivé au chemin de fer cinq quarts d'heure trop tôt... C'est le service d'hiver !.. Il y a trois jours, j'étais arrivé trois quarts d'heure trop tard !.. C'était le service d'été !.. Je regrette les diligences !

MARIETTE.

Vous ne partirez donc pas ?

MORISSEAU.

Si fait !.. Dans une heure !.. Mais je suis revenu, parce que j'avais mon chapeau, et j'ai pensé que ma casquette... Donne-moi ma casquette... (*Il lui donne son chapeau, qu'elle pose sur une chaise à gauche, deuxième plan.*)

MARIETTE.

Tout de suite, Monsieur !

MORISSEAU, *à part.*

Et puis pour inspecter un peu mon logis !... (*Haut.*) Mariette, avec qui étais-tu tout-à-l'heure ? Il m'avait semblé ouïr un bourdonnement étranger !

MARIETTE.

C'est moi qui répondais à Madame.

MORISSEAU.

Ma femme est donc rentrée ?

MARIETTE.

Oui, Monsieur !.. Elle a reçu toute l'averse et elle se r'habille dans sa chambre.

MORISSEAU.

Le fait est que le ciel est fort inclément !.. Les malfaiteurs auront beau jeu, cette nuit !

AIR *de Lantara.*

Tout ici bas, vois-tu ma chère,
Est à la fois bon et mauvais,
Ce tems, qui féconde la terre,
N'est pas moins propice aux forfaits.
De la nature admire les effets !
Le jour, l'eau du ciel vivifie
Les haricots et les chouxfleurs,
Et la nuit, cette même pluie,
Fait aussi pousser les voleurs,
O prodige ! la même pluie
Fait tout pousser, légumes et voleurs.

As-tu peur des larrons, toi, Mariette ?

MARIETTE.

Je n'ai peur de personne, moi, Monsieur !

MORISSEAU.

Ça doit être !.. Tu ne possèdes que ta vertu... et si on te la volait, tu ne perdrais pas grand'chose ! Puis tu ne lis pas la *Gazette des Tribunaux!..* Cette feuille recèle dans ses colonnes une série non interrompue de crimes qui frappent l'imagination, tant par l'audace qu'ils dénotent chez leurs auteurs, que par la diversité et l'ingéniosité... Tiens, ce matin j'y lisais encore... « La semaine dernière, M. O... a été entièrement dévalisé !.. On a « fracturé le secrétaire de M. F... A M. K... on a pris sa montre... « A Mme D... on a pris... je t'épargne le reste... » Enfin les voleurs pullulent... On en prend tous les jours, on les traque, on les rafle... et le lendemain c'est à recommencer !.. J'ai idée que si on arrêtait les honnêtes gens, ce serait plus tôt fait !

MARIETTE.

Ça viendra peut-être, Monsieur !

MORISSEAU.

Tu crois?.. (*A part.*) Cette bonne est encore plus bête que bonne !.. (*Haut.*) Mariette?

MARIETTE.

Monsieur !

MORISSEAU.

Je vais passer la nuit loin de mes foyers : je te recommande la surveillance la plus rigide !... Songe que nous logeons à l'entresol !.. Et quel entresol !.. Il y a des rez-de-chaussée !.. qui lui dameraient le pion ! (*On sonne.*)

MARIETTE.

Tiens, on sonne !

MORISSEAU.

C'est étrange. . à l'heure qu'il est !

MARIETTE, *à part.*

Si c'était M. Fulgence ?

MORISSEAU.

Va voir !.. mais avant d'ouvrir, entrebâille la porte et retiens-là avec ton pied !

MARIETTE.

Oui, Monsieur !.. (*Elle sort.*)

MORISSEAU.

Qui ça peut être?.. Il y a tant de malintentionnés !.. et je suis sans armes!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PAINVERT, CÉLINE. *

MORISSEAU.

Des amis!.. Comment! te voilà, mon vieux Painvert?.. Si j'attendais quelqu'un, ce n'était pas toi!.. (*A Céline.*) Bonjour, ma belle enfant!.. Mariette, préviens ma femme!.. (*Mariette sort par la droite.*)

PAINVERT.

Nous ne sommes arrivés que ce matin!

MORISSEAU.

Et tu me rends visite à neuf heures du soir?

PAINVERT.

Je n'aurais pas pu me coucher sans ça... J'avais besoin de te voir pour dormir!

MORISSEAU.

Ce mot me va au cœur!.. Et Londres?.. comment avez-vous trouvé London?

PAINVERT.

Ma fille, qui apprend l'anglais, l'a trouvé superbe! Quelle foule! Quelle Tamise!... Quels rosbeafs!.. C'est un grand peuple.

MORISSEAU.

Très-grand, mon ami!.. d'autant plus grand!.. que sa grandeur lui vient moins de l'étendue de ses possessions qui, s'accroissant tous les jours, finiront par... s'accroître davantage... de même qu'une tache d'huile sur la manche... Je dis la manche, ne t'avise pas de croire que j'enfante un jeu de mots... Non, la manche ou autre chose, n'importe... de même donc qu'une tache d'huile... Après ça, il paraît qu'on ne s'amuse pas beaucoup en Angleterre?

PAINVERT.

Ma fille, qui apprend l'anglais, s'y plaisait beaucoup, et j'aurais peut-être encore différé mon retour, sans un motif grave...

MORISSEAU.

Lequel?

PAINVERT.

Dois-je te le divulguer?

MORISSEAU.

Ce n'est pas un devoir, mais tu le dois!

* Pain. — Moris. — Cél.

PAINVERT.

Eh bien ! ce motif, c'est Calvados !

MORISSEAU.

Tu as envie d'explorer ce département ?

CÉLINE.

C'est le nom de l'homme que mon père veut me faire épouser.

MORISSEAU.

Calvados !.. Un joli nom !.. Je ne voudrais pas le porter ; mais si je le portais, je ne m'en consolerais pas !

PAINVERT.

Je m'étais proposé de ne t'en parler que demain en déjeunant !

MORISSEAU.

Et quel est ce Calvados ?

PAINVERT.

Un jeune homme excessivement bien.

CÉLINE.

Vous ne l'avez jamais vu, mon père.

PAINVERT.

Non... mais on me l'a raconté !... Il est arrivé à Paris en notre absence. C'est le fils de mon correspondant de Bayonne !... Un des chocolatiers les mieux assortis de cette ville !.. un fils unique !.. Enfin, un parti de toute beauté.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ADRIENNE. *

ADRIENNE, *entrant.*

M. Painvert !.. Et cette chère Céline ! (*Elle l'embrasse.*)

PAINVERT.

Madame, mes hommages respectueux !

ARRIENNE.

Ne parliez-vous pas d'un parti de toute beauté ? .. Et pour qui ?...

PAINVERT.

Pour ma fille.

ADRIENNE.

Elle se marie ?... Et son futur lui plaît-il ?

CÉLINE.

Sans le connaître, je le déteste d'avance !

* Moris. — Pain. — Adr. — Cél.

ADRIENNE.

Ah!... Et la raison?

CÉLINE.

D'abord, j'ai le pressentiment qu'il n'est pas beau!

MORISSEAU.

Il est vrai que la beauté!... surtout aux yeux des dames... Et pourtant la laideur a son mérite!... Je ne dis pas ça pour Painvert; mais si on mettait dans la balance les avantages et les inconvénients qui dérivent de ces deux origines, il est presque certain... Je n'oblige personne à partager cette opinion, mais je parierais cent sous...

ADRIENNE.

Monsieur Morisseau, vous allez vous embrouiller!

MORISSEAU.

C'est dommage!... J'allais émettre une pensée profonde.

CÉLINE.

Enfin, ce n'est pas là l'époux que j'avais rêvé!

PAINVERT.

Ma fille, on ne doit rêver de son mari que quand on est sa femme!

ADRIENNE.

Et c'est justement tout le contraire!

MORISSEAU.

Je ne prends pas ça pour moi, chère amour!

PAINVERT.

Bref, mes amis, le but de ma visite est de vous inviter demain à un petit déjeuner que je donne en l'honneur de mon gendre; je compte sur vous!

MORISSEAU.

Accepté!... Je pars ce soir, et demain je serai de retour avant midi.

PAINVERT.

C'est sans façon; nous n'aurons que la famille.

CÉLINE.

Et M. Fulgence que vous oubliez?

MORISSEAU.

Fulgence!... Ton commis?...

PAINVERT.

Au fait!... J'y consens... je l'inviterai... Ce sera ma vengeance!

ADRIENNE.

Une vengeance!

PAINVERT.

Croiriez-vous, Madame, que ce Fulgence, un subordonné, aspire à la main de ma fille?... qui apprend l'anglais!

CÉLINE.

Eh! bien, mon père, c'est une ambition qui fait son éloge!

PAINVERT.

Assez, ne m'en casse plus les oreilles!

MORISSEAU, *tirant sa montre.*

Ah! mon Dieu! dix heures moins dix! Je n'ai que le temps... il faut que je me sauve.

CÉLINE.

C'est qu'il pleut toujours aussi fort.

MORISSEAU.

Le chemin de fer n'est pas loin.

PAINVERT.

Et nous, nous avons un carrosse.

CÉLINE, *bas à Adrienne.*

A demain, Madame... Je vous raconterai tout ce que j'ai sur le cœur!

ENSEMBLE.

AIR :

PAINVERT.

A déjeuner l'amitié vous engage,
Que pour nous tous demain soit un beau jour.

(*A Morisseau.*)

Reçois, mon cher, mes vœux pour ton voyage;
Mais à midi, demain, sois de retour.

MORISSEAU.

A déjeuner l'amitié nous engage;
Que pour nous tous demain soit un beau jour.
Oui, mon ami, je me mets en voyage,
Mais à midi je serai de retour.

ADRIENNE, *à Céline.*

A déjeuner l'amitié nous engage;
Que pour nous tous demain soit un beau jour!
Nous causerons du prochain mariage,
Qui vient, je crois, traverser ton amour.

CÉLINE.

A déjeuner l'amitié vous engage;
Que pour nous tous demain soit un beau jour!
Nous causerons du triste mariage,
Qui vient, hélas! traverser mon amour.

(*Ils sortent par le fond. Morisseau sort le dernier après avoir embrassé sa femme.*)

SCÈNE VI.

ADRIENNE, puis MARIETTE.

ADRIENNE.

Pauvre Celine!... Comment a-t-elle pu se coiffer de ce Fulgence? un sot, un niais qui me fait la cour aussi, à moi!... Qu'on est simple à dix-huit ans!... Je dis simple pour ne pas dire... Car enfin ce garçon ne lui convient pas du tout!... Mais par quel moyen la désabuser?.... J'ai bien entendu parler d'un gage d'amour, un mouchoir, un enfantillage!.... et si l'occasion se présentaït, je pourrais peut-être...

MARIETTE, *rentrant* *

Madame, votre feu est arrangé, il flambe!

(*On sonne.*)

ADRIENNE.

Encore quelqu'un! Je n'y suis pour personne! **

MARIETTE.

Et si c'était M. Fulgence!

ADRIENNE.

Si c'est lui, tu me préviendras.

MARIETTE.

Ah! (*Elle sort à droite.*)

ADRIENNE.

C'est peut-être l'occasion que je désirais. (*Elle rentre dans sa chambre.*)

SCÈNE VII.

MARIETTE, CALVADOS. ***

MARIETTE.

Entrez, Monsieur!

CALVADOS, *à la porte.*

Vous êtes sûre que c'est bien ici?

* Adr. — Mar.
* Mar. — Adr.
** Mar. — Cal.

MARIETTE.

Ici, quoi?

CALVADOS.

Que demeure cette dame?

MARIETTE.

Quelle dame?

CALVADOS.

Avec un chapeau blanc!.... assez jolie!.... pas le chapeau, la figure!

MARIETTE.

Madame Morisseau.

CALVADOS.

Je ne vous demande pas son nom, puisque je ne le sais pas!

MARIETTE.

Eh bien alors?

CALVADOS.

Dites-lui que c'est le jeune homme au parapluie.

MARIETTE.

Ah! le parapluie!... Je sais, Monsieur!... C'est à vous?

CALVADOS.

Oui!... c'est à moi!... à manche d'ivoire... Je viens le chercher... Avec de la soie bleue... Rendez-le moi si vous l'avez.

MARIETTE.

Je vas d'abord prévenir Madame!

SCÈNE VIII.

CALVADOS *seul*, PUIS MARIETTE.*

CALVADOS.

Comme c'est désagréable!... Etre obligé de venir moi-même à l'heure qu'il est... quand cette dame avait promis de me le renvoyer tout de suite!... C'est qu'il est assez coquet, mon parapluie!... Elle serait peut-être bien aise de le garder! Et certainement, s'il était à moi!... je ne lui en ferais pas cadeau!... mais il n'est pas à moi!.... J'étais au café Minerve; je vois la pluie et je dis au garçon: Prêtez-moi un Pépin!... vous l'enverrez chercher dans dix minutes, rue Richelieu, 71. On demandera M. Calvados!.... Il n'y a que moi de ce nom-là dans la maison.... et voilà trois heures qu'elles sont écoulées, les dix minutes!... mais

* Cal. — Mar.

les femmes ne se gênent pas!.... C'est un sexe tendre, sensible, délicat... mais qui ne se gêne pas; et moi je ne suis pas en train d'être galant!... Je vais me marier!... Je viens de Bayonne tout exprès!... Ce mariage-là m'occasionne même beaucoup de soucis!... à cause de mes cheveux, qui ne sont ni bruns, ni blonds, ni châtains!... Ils sont.... et j'ai appris que ma prétendue avait cette couleur en grippe... Je serai forcé de me faire teindre, pour l'effet du premier coup d'œil!..... C'est dommage!.... Mais à Paris, on ne sait pas ce qui est beau!... Ils ne sont pas forts, les Parisiens!

MARIETTE, *rentrant.*

Monsieur!... Madame vous prie d'attendre une seconde.... le temps de se chauffer les pieds...

CALVADOS.

Les pieds?... Quels pieds?... les siens ou les miens?

MARIETTE.

Les siens, pardine!... (*Elle rentre à la cuisine.*)

CALVADOS.

Ah! elle se chauffe!... Tout ça m'est suspect!... une femme qui ne rend pas les parapluies!.... Serait-ce une ouvreuse de loges?... Aussi, pourquoi me dessaisir d'un objet qui ne m'appartient pas?.... ça m'apprendra.... Mais pouvais-je faire autrement?... j'en fais juge tout homme impartial!... s'il y en a!... Je rentrais dans mon domicile!... J'avise, sous la porte cochère, une petite dame bien couverte, physique agréable et trempée jusqu'aux os!... Je dis jusqu'aux os, je n'ai pas vérifié, mais je le suppose!... Ma foi, sans réfléchir.... car je ne réfléchis jamais, c'est là mon défaut!... après ça, est-ce un défaut?... ce doit être une qualité!... si c'est une qualité, je m'en corrigerai!... Bref, sans réfléchir, je lui offre un asile!...

AIR *de Turenne.*

Daignez, chez moi, vous reposer, madame,
Le froid vous gagne... (Elle avait le nez bleu.)
De mon foyer, j'attiserai la flamme,
Et vous pourrez vous sécher près du feu,
Un bon fauteuil vous attend près du feu.
Mais, sa pudeur par mon offre éveillée,
Me refusa, poliment, quoique avec
Un ton que j'ai trouvé bien sec
Pour une femme aussi mouillée.

C'est égal, cela nous mit en conversation, et nous venions d'échanger quelques pensées philosophiques sur les eaux plu-

* Cal. — Mar.

viales lorsque, tout-à-coup, la sirène me fit d'un ton câlin : Monsieur, vous êtes chez vous, moi je demeure à un pas; ayez l'obligeance de me confier votre parapluie, je vous le renvoie sur le champ !.... Comment donc, Madame ! je suis trop heureux !.... toujours sans réfléchir !... Décidément, c'est un défaut !... Car à peine est-elle partie que je m'élance derrière elle, comme un chasseur sur les traces d'une biche qui lui aurait chippé son fusil !... nous arpentons la rue Richelieu, nous longeons les boulevards, nous traversons le fleuve jaune qu'on appelle macadam ; et, enfin, elle s'arrête dans une maison du faubourg Poissonnière !.... Elle appelle ça un pas !... Je le trouve assez gymnastique !... Je m'informe au concierge à qui je graisse la patte avec une pièce de 5 sous que je ne pouvais pas placer, et j'apprends qu'en effet cette dame habite cet immeuble !... Alors je reviens chez moi en attendant mon riflard, en chantant la romance si connue :

Quand on attend son parapluie,
Que l'attente vous ennuie.

Mais je ne vois rien venir !... Oh ! si... j'ai vu le garçon du café Minerve, qui est venu trois fois me faire sommation de restituer !... A la fin la patience m'échappe ! Je saute dans la rue, je retraverse le macadam, et me voilà !... Bien décidé à rentrer dans mon parapluie par tous les moyens que la politesse n'autorise pas !... Ah ! çà, elle se chauffe bien longtemps les pieds !.... Est-ce qu'elle les fait cuire ?...

SCÈNE IX.

CALVADOS, ADRIENNE. *

ADRIENNE.

Mille pardons, Monsieur, de vous avoir fait attendre ! Puis-je savoir ce qui me procure l'avantage ?...

CALVADOS.

Comment, Madame, on ne vous a donc pas dit ?.... C'est moi qui... rue Richelieu... pendant l'averse...

ADRIENNE.

Ah ! j'y suis !.... C'est vous qui m'avez prêté.... Je ne vous remettais pas.

* Cal. — Adr.

CALVADOS, *à part.*

Pourvu qu'elle me remette mon parapluie.

ADRIENNE.

Mais, Monsieur, vous êtes tout mouillé?

CALVADOS.

Entièrement! Comme un câble sous-marin.

ADRIENNE.

Et c'est moi qui suis cause!.. Approchez-vous donc du feu!.. * (*Appelant.*) Mariette, donnez du bois?

CALVADOS.

Madame, je vous en prie, ne dérangez pas vos falourdes... Il est tard... et il paraît que chez vous il faut pas mal de temps pour se chauffer... (*Mariette rentre.*) (*A part.*) C'est un coup de patte!

ADRIENNE.

Comme il vous plaira, Monsieur!... (*A Mariette.*) ** Mariette, remettez à Monsieur le parapluie qui est dans l'antichambre.

MARIETTE.

Mais, Madame, il n'y en a pas dans l'antichambre.

ADRIENNE.

Ce parapluie que je vous ai remis... à manche d'ivoire.

CALVADOS.

Bleu!... pas l'ivoire!.. le taffetas!

MARIETTE.

C'est Monsieur qui l'a pris pour retourner au chemin de fer!.. Du reste il a dit qu'il allait le renvoyer par un facteur!

ADRIENNE.

C'est bien!.. Laissez-nous!.. *** (*Mariette sort.*)

CALVADOS.

Allons, voilà mon parapluie qui court les chemins de fer! avec Monsieur... Je devrais me fâcher!

ADRIENNE.

En vérité, Monsieur, je ne me pardonne pas de vous avoir séparé de votre parapluie!.. Pour que vous veniez vous-même le chercher à onze heures du soir, il faut que cette séparation vous soit bien sensible!

CALVADOS.

Elle me nargue!

ADRIENNE.

Du reste il n'y a pas de mal!.. Ça prouve chez vous le sentiment de l'ordre et de l'économie.

* Adr. — Cal.
** Adr. — Mar. — Cal.
*** Cal. — Adr.

CALVADOS, *A part.*

Décidément je vais me fâcher. (*Haut.*) Madame?

ADRIENNE.

Monsieur!

CALVADOS, *d'un ton menaçant.*

Si vous ne me rendez pas mon parapluie aujourd'hui même...

ADRIENNE.

Achevez, Monsieur.

CALVADOS, *d'un ton plus doux.*

Vous me le rendrez demain, j'en serai quitte pour revenir! (*Mariette apporte le thé.*)

ADRIENNE.

A la bonne heure!

CALVADOS, *à part.*

Cette petite femme-là m'émoustille, et si je n'allais pas me marier...

ADRIENNE.

En attendant votre cher parapluie, vous prendrez bien une tasse de thé?.. Vous voyez que j'agis sans façon! (*Elle verse du thé.*)

CALVADOS.

Et j'accepte de même!.. * (*A part.*) J'avalerais de l'eau de Sedlitz pour rester avec elle! (*Il pose son chapeau sur la cheminée*).

ADRIENNE, *lui offrant une tasse.*

Monsieur...

CALVADOS, *à part.*

Ah! quelle bonté!

ADRIENNE.

Vous n'en avez pas encore bu!..

CALVADOS.

Bon!.. Qui... Ah oui!.. Pardon!.. Je ne parle pas du vôtre... Je parlais de la vôtre!.. bonté, en un seul mot!

MARIETTE.

A présent, si Madame n'a plus besoin de moi, elle serait bien bonne de m'accorder le reste de ma soirée!

ADRIENNE.

Y pensez-vous!.. Ce n'est pas l'heure de sortir!.. Si mon mari vous entendait!..

MARIETTE.

Ca suffit, Madame, je resterai!.. (*A part.*) Oui, compte là-dessus! (*Elle rentre à la cuisine.*)

CALVADOS.

Madame, je vous préviens que je vais être indiscret!.. Vous avez dit mon mari! Vous êtes donc mariée, Madame?

* Mar. — Adr. — Cal.

ADRIENNE.

Oui, Monsieur!.. ça vous étonne?

CALVADOS.

Oh! non!.. Il y a beaucoup de femmes qui le sont. Plus qu'on ne croit même!

ADRIENNE.

Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que je suis tombée sur un excellent mari! Il n'a qu'un défaut, c'est de voir toujours de l'extraordinaire dans les choses les plus naturelles et de croire plutôt le mal que le bien!

CALVADOS.

Il a peut-être des rhumatismes?

ADRIENNE.

Non!.. mais en ce moment, par exemple, nous sommes là tous deux bien tranquilles.

CALVADOS.

Trop tranquilles même!

ADRIENNE.

Eh bien! s'il rentrait, j'aurais beau lui raconter l'histoire du parapluie, il prendrait ça pour une fable, et comme il est très-vif...

CALVADOS.

Ah! il est très-vif?..

ADRIENNE.

Très-vif! Je craindrais que dans son premier mouvement... (*Présentant des sandwichs.*) Acceptez-vous, Monsieur?

CALVADOS, *se levant vivement.*

Madame, les sandwichs me sont contraires, et je ne veux pas abuser plus longtemps...

ADRIENNE.

Oh! Monsieur, rassurez-vous ... Mon mari est en voyage!...

CALVADOS.

Ah bien!... S'il est en voyage.. avec plaisir...

(*On sonne.*)

ADRIENNE.

On sonne!... à cette heure!

CALVADOS.

Si c'était lui!

ADRIENNE, *remontant.*

C'est impossible!... Au surplus, Monsieur, veuillez entrer là un instant... Je vous avertirai!

CALVADOS.

Si jamais je prête mon parapluie à quelqu'un!.. (*Il sort par la gauche, premier plan, en oubliant son chapeau.*)

SCÈNE X.

ADRIENNE, FULGENCE, CALVADOS caché. *

MARIETTE, *annonçant.*

M. Fulgence ! (*A part.*) A présent je file ! (*Adrienne se rassied.*)

FULGENCE, *entrant ; il dépose son chapeau sur une chaise à droite de la porte du fond.*

Madame !..

ADRIENNE, *assise au guéridon.*

Vous faites vos visites bien tard, Monsieur Fulgence !

FULGENCE.

Je me suis déjà présenté, Madame, moi et le chocolat de santé dont vous avez fait la commande au magasin.

ADRIENNE.

Vous l'avez remis à Mariette ?

FULGENCE.

Non !... je vous le rapporte !... Comme (*Il lui présente le chocolat dans un mouchoir qu'il tient par les quatre bouts.*) je ne tiens pas à rencontrer M. Morisseau, j'ai profité de son absence pour faire ma commission.

ADRIENNE.

Eh bien ! maintenant qu'elle est faite...

FULGENCE.

Cruelle ! vous savez bien que je ne viens pas seulement pour cette chose à la vanille !

ADRIENNE, *à part.*

Et l'autre qui est là !... (*Elle dépose sur un meuble, à gauche, le chocolat, qu'elle retire du mouchoir.*)

CALVADOS, *se montrant.*

J'ai oublié mon chapeau !... Oh ! un homme !

ADRIENNE.

Un mouchoir brodé !... Il est à vous ? Ces hommes sont à présent d'une coquetterie ! (*Elle examine le mouchoir.*)

CALVADOS.

Serait-ce le mari ?

ADRIENNE, *à part.*

Celui de Céline !... (*Haut.*) Il est fort joli ! (*Elle lui rend le mouchoir.*)

* Ful. — Adr.

FULGENCE.

Oui, comme on dit : magnifique et pas cher !

ADRIENNE.

Je le crois bien ! c'est un cadeau.

FULGENCE.

Du tout !.. je vous proteste !...

ADRIENNE.

Ne jurez pas !... Ce nom brodé là prouve suffisamment...

FULGENCE, *regardant le mouchoir.*

Un nom !.. vous croyez ...

ADRIENNE.

Voilà bien les hommes !.. Vous cherchez à me plaire... Vous dites que vous m'aimez...

FULGENCE.

Mieux que ça !... Je vous adore !

CALVADOS.

Ce n'est pas le mari !

ADRIENNE.

Je ne vous crois pas !... car, si je vous demandais la moindre preuve...

FULGENCE.

Demandez !.. vous obtiendrez... je ne suis pas cruel, moi !

ADRIENNE

Vous allez rire de mon caprice !

FULGENCE.

Va pour un caprice !

CALVADOS.

Elle va lui demander son facies.

ADRIENNE.

Eh bien !.. sacrifiez-moi ce mouchoir,

FULGENCE.

Ce mouchoir !

ADRIENNE.

Vous hésitez ?

FULGENCE.

Non ! non !.. je ne sais pas résister aux dames ! (*Il lui donne le mouchoir.*)

ADRIENNE, *à part.*

Je le tiens ! *

FULGENCE, *à part.*

Je le rattraperai ! (*Haut.*) Maintenant que j'ai cédé à vos désirs, ne m'accorderez-vous pas le prix de ma soumission ?

* Adr. — Ful.

ADRIENNE.

Vous aurez la bonté de me faire crédit !

FULGENCE.

On donne au moins un à-compte !

ADRIENNE.

Ce n'est pas mon habitude.

FULGENCE, *à part.*

Toujours des refus!.. Je vais me tenir aux aguets.

ADRIENNE.

AIR *nouveau d'Hervé.*

Monsieur, l'heure s'avance :
Partez, et sans délais !

FULGENCE, *à part.*

Je le vois, ma présence
Dérange ses projets!

(Il prend sur la cheminée le chapeau de Calvados.)

(Haut.)

Sur la main qui me chasse,
Un baiser en partant.

ADRIENNE.

La voilà, cette grâce
Peut se payer comptant.

CALVADOS, *à part.*

Elle agit sans mystère,
Et je vois, d'après ça,
Ce qu'elle oserait faire
Si je n'étais pas là!

ENSEMBLE.

Voilà le jobard compromis !
Et, comme un serin, il est pris!

ADRIENNE, *à part.*

Allons, le voilà compromis!
Malgré sa défense, il est pris!

FULGENCE, *à part.*

Allons, me voilà compromis!
Et, comme un serin, je suis pris!

(Il sort.)

SCÈNE XI.

CALVADOS, PUIS ADRIENNE. *

CALVADOS.

Ah! çà, mais!.. il emporte mon chapeau!.. un gibus tout neuf!.. Ah! quelle maison grivoise!

ADRIENNE, *rentrant.*

Excusez-moi, Monsieur... Il faut du temps pour se débarrasser des importuns... (*Prenant un flambeau.*) Et comme il est près de minuit...

CALVADOS.

Minuit!.. tant mieux!.. c'est une heure charmante.

ADRIENNE.

Quant à votre parapluie, soyez sûr que demain matin...

CALVADOS

Au diable le parapluie! j'ai la tête à cent lieues des parapluies!

ADRIENNE.

En effet, vous avez un petit air singulier!

CALVADOS.

Mais dam!.. (*Il va pour lui prendre la taille.*)

ADRIENNE.

Monsieur!... *

CALVADOS. **

Si nous faisions un petit punch? (*Il a pris le flambeau des mains d'Adrienne et il le dépose sur le guéridon.*)

ADRIENNE.

Auriez-vous le projet d'être impertinent?

CALVADOS.

Mais oui!.. un peu!.. vous m'avez rendu témoin d'une scène qui m'a électrisé!.. Tant pis!.. il faut que je dégage des étincelles!..

ADRIENNE, *le repoussant.*

Finissons-en, Monsieur! Je plaisante quelquefois... mais...

CALVADOS.

Vous vous battrez avec moi?.. ça me va!.. battons-nous!.. (*Il va pour lui prendre la taille.*)

* Cal. — Adr.
** Adr. — Cal.

ADRIENNE.

Une dernière fois, Monsieur, voulez-vous sortir, oui ou non?

CALVADOS.

AIR *d'une femme jolie, etc.*

Pourquoi cet air sauvage,
Qui vous est étranger?
Entre nous, sans tapage,
Ne peut-on s'arranger?

ADRIENNE.

Monsieur, d'un tel outrage *
Je saurai me venger!

CALVADOS.

Acceptez mon hommage,
Qui n'offre aucun danger.
Simple oiseau de passage,
Jamais qui le saura?
Votre mari voyage,
Et l'autre n'est plus là!

ENSEMBLE.

ADRIENNE.

Partez, vous ferez bien!
Sortez, je n'entends rien!

CALVADOS.

Ecoutez-moi vous ferez bien,
Personne ici ne saura rien! *

MORISSEAU, *au dehors.*

Mariette! ouvrez-moi! Le verrou est mis!

ADRIENNE.

Cette voix!.. c'est mon mari!..

CALVADOS.

Bah!.. votre mari est en Palestine!..

MORISSEAU, *en dehors.*

Est-ce qu'il n'y a personne?

ADRIENNE.

C'est bien lui!

CALVADOS.

Ah! çà, mais, c'est donc vrai, Madame?.. Laissez-le dans la rue. Un mari dans la rue, ça se fait dans les meilleures maisons!

* Cal. — Adr.
** Adr. — Cal.

ADRIENNE.

Vite, Monsieur!.. je vous en supplie?

CALVADOS.

Mais une issue, Madame!.. Fournissez-moi une issue!

ADRIENNE, *lui indiquant la porte de la cuisine.*

Tenez... par là!.. au fond du corridor!.. la cuisine!.. (*Elle prend sur la chaise à gauche le chapeau de Morisseau et le donne à Calvados.*) Mariette vous ouvrira l'escalier de service!.. (*Elle sort par le fond pour aller ouvrir.*)

CALVADOS.

Je m'y précipite *... (*Regardant le corridor.*) Dieu! comme c'est noir!.. Pourvu qu'il n'y ait pas de marches à descendre!.. Scélérat de parapluie... (*Il sort à gauche, troisième plan.*)

SCÈNE XII.

MORISSEAU, ADRIENNE **.

ADRIENNE.

Comment! vous voilà, mon ami?..

MORISSEAU, *avec le parapluie.*

Tu as été bien longtemps à m'ouvrir, ma chérie.

ADRIENNE.

Vous n'avez donc pas pu partir?

MORISSEAU.

Je suis arrivé en retard de trois secondes... Si c'eût été une voiture, j'aurais crié: Conducteur! arrêtez!.. c'est moi!.. Mais le convoi était lancé!.. Je regrette les diligences.

ADRIENNE.

Je ne vous attendais pas... il a fallu me lever à la hâte!

MORISSEAU.

Et Mariette?

ADRIENNE.

Elle ne vous aura pas entendu!

MORISSEAU.

Tiens! le feu est encore allumé! Pourquoi ne pas le couvrir en se couchant? Une bûche peut rouler, le parquet s'enflamme, un incendie se déclare, toute la maison brûle...

* Cal. — Adr.
** Adr. — Mor.

ADRIENNE.

C'est un oubli, voilà tout!

MORISSEAU, *regardant la table.*

Tu as donc reçu quelqu'un ce soir?... je vois deux tasses!

ADRIENNE.

Oui!... monsieur... Fulgence!

MORISSEAU.

Fulgence!... Ah!...

ADRIENNE.

Que veut dire ce ah!

MORISSEAU.

C'est la surprise!... Tous les gens surpris disent ah!... A moins qu'ils ne disent oh!.. ça dépend du collége où on a été élevé. (*En parlant, il étend son parapluie au fond.*)

ADRIENNE.

Vous étendez ce parapluie dans le salon?

MORISSEAU.

Il est quasi sec!... A propos, je ne te connaissais pas ce parapluie à manche d'ivoire! *

ADRIENNE.

C'est qu'en effet il n'est pas à moi.

MORISSEAU.

A qui donc?

ADRIENNE.

Je ne sais! quelqu'un l'aura oublié sans doute!

MORISSEAU.

Ce ne peut pas être à Painvert!... il avait une voiture!... Ni à Fulgence... il n'est venu que depuis mon départ!

ADRIENNE.

A quoi bon vous inquiéter?

MORISSEAU.

Serait-ce une connaissance de Mariette?... Cette fille a des allures... Il n'est pas hors de la vraisemblance qu'elle ait un amoureux à parapluie... et à manche d'ivoire!

ADRIENNE.

Vous voilà bien avec vos suppositions!

MORISSEAU.

Ce qui les corrobore, c'est que tout à l'heure, en longeant le bitume, j'ai aperçu une créature qui avait une similitude fabuleuse avec notre chambrière... et je vais m'assurer de suite...

(*Il se dirige vers la cuisine.*)

* Mor. — Adr.

ADRIENNE, *l'arrêtant.*

Vous vous trompez!... Elle sort de ma chambre à l'instant même!

MORISSEAU.

C'est étrange... Je mettrais ma jambe au feu...

ADRIENNE.

Vous avez vraiment des idées!...

MORISSEAU.

C'est étrange!... Mais ne te fâche pas!... et va te reposer dans ton dodo!...

AIR :

Sous tes rideaux épais,
Repose en paix
Tes doux attraits,
Si frais.
Et moi, sans sommeiller,
Sur l'oreiller,
A ton repos je vais veiller.

ENSEMBLE.

MORISSEAU.

Car on trouve ici-bas
Tant de tracas
A chaque pas,
Hélas!
Que pendant son sommeil,
Jusqu'au réveil
Toute la nuit il faut être en éveil.

ADRIENNE.

Car il trouve ici-bas,
A chaque pas,
Tant de tracas,
Hélas!
Que pendant son sommeil,
Jusqu'au réveil
Toute la nuit il se tient en éveil.

(*Adrienne prend une bougie et rentre dans sa chambre ; Morisseau, un bougeoir à la main, rentre dans la sienne. — Il fait tout à fait nuit.*)

SCÈNE XIII.[1]

CALVADOS, *seul, sortant de la cuisine à tâtons.*

Quelle patraque de maison! ... Impossible de découvrir la cuisine!.... Je gage que ces gens-là prennent chez le traiteur!.... j'ai tourné, j'ai viré!.... et rien!.... ni portes, ni cuisine, ni cuisinière!... J'aimerais mieux être à la recherche du capitaine Franklin!.... Et ce chapeau qui me tombe sur les yeux!... Je ne sais pas même où je suis! (*En marchant, il se heurte contre le parapluie qui est étendu.*) Oh!... quelle est cette machine?... (*Il prend le parapluie.*) Un parapluie!... (*Tâtant le manche.*) à manche d'ivoire!... O bonheur!... c'est mon rifflard!... Qu'on vienne me l'emprunter à présent!... on ne l'aura qu'avec ma peau!... (*Il ferme le parapluie et le met sous son bras.*) Maintenant, mettons-nous en quête d'un débouché!...) *En suivant le mur il arrive à la porte de Morisseau ; cette porte s'ouvre sur la scène. En ce moment Morisseau sort de sa chambre, de sorte que Calvados se trouve caché derrière la porte.— Morisseau a un bougeoir à la main et porte un costume de nuit. — L'obscurité cesse.*)

SCÈNE XIV.

MORISSEAU, CALVADOS, *caché.*

MORISSEAU.

J'ai laissé le temps à ma moitié de refermer ses persiennes... je veux dire ses paupières, ce qui revient au même, puisque les paupières sont les persiennes de l'œil... Je puis sans entrave faire ma petite ronde!... Quoi qu'elle en dise, mes soupçons continuent à planer sur Mariette!... De même qu'un aigle du haut des airs... Mais ne lanternons pas... (*Il sort par le fond; la nuit revient.*)

CALVADOS.

Nom d'un petit bonhomme! cet animal-là me coupe la retraite!... C'est donc là le Morisseau?... Il m'a l'air d'être vigoureux, pour un Parisien, car ils ne sont pas forts, les Parisiens!... Et pas un coin pour me blottir!... J'aurais mieux fait de me

coucher à huit heures et demie ! (*En parlant, il se trouve à la porte d'Adrienne. Cette porte s'ouvre en dedans. Calvados la pousse et entre dans la chambre en manquant de tomber. La porte reste ouverte.*)

MORISSEAU, *rentrant.*

Mes prévisions n'étaient point vaines ! Mariette est absente !... c'est elle que j'ai vue rôder sur le bitume au bras d'un individu !... un voleur, peut-être... Il y a, comme on dit, péril en la demeure... Ma femme dort !... N'importe, je dois la prevenir !... (*Il ouvre la porte d'Adrienne et laisse tomber son bougeoir en criant:*) Un homme !... Au voleur !... au voleur !...

SCÈNE XV.

MORISSEAU, CALVADOS.

CALVADOS, *sortant vivement de la chambre.*

Ne criez pas ! ne criez pas !

MORISSEAU, *le cherchant dans l'ombre.*

Ah ! brigand ! je te reconnaîtrai !... j'ai vu tes cheveux rouges ! Je suis armé, brigand, je suis armé !

CALVADOS, *ouvrant son parapluie et s'en faisant un rempart.*

Ne m'approchez pas !... je désire m'en aller tranquillement !

MORISSEAU, *saisissant le parapluie par la pointe.*

Assassin ! mais je n'ai pas peur de toi, assassin !

CALVADOS, *poursuivi par Morisseau.*

Ouvrez-moi la porte, je m'en irai tranquillement !

MORISSEAU.

Oui ! oui ! attends que je t'ouvre quelque chose !...

CALVADOS, *qui, dans la lutte, se trouve près de la fenêtre.*

Ah ! la fenêtre !.. (*Il lâche le parapluie et saute par la fenêtre.*)

MORISSEAU.

Ah ! le gueux !... il s'évade !... (*Il va à la fenêtre et crie.*) Au voleur ! au voleur ! arrêtez-le !.. Ah ! je m'évanouis !... (*Il tombe au fond, sur un fauteuil.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon donnant sur un jardin. — Trois portes au fond, portes à droite et à gauche au deuxième plan. — Un piano à droite, au premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLINE, PUIS FULGENCE. *

(Fulgence entre par la gauche, Céline par la droite.)

CÉLINE.

Ah ! c'est vous enfin, Monsieur. Qu'êtes-vous donc devenu, Monsieur? Mon père vous cherche depuis ce matin... Mais, quel désordre!... Comme vous voilà défait...

FULGENCE.

Céline, il m'est arrivé, cette nuit, des événements comme vous n'en avez jamais lu... même dans les romans de M. Eugène Sue... Mais parlons de vous d'abord, de votre infâme prétendu... Nous allons donc le voir tout à l'heure !

CÉLINE.

J'en suis assez contrariée !

FULGENCE.

Céline, je ne vous conseillerai jamais de désobéir à votre père; mais, à votre place, je ne lui obéirais pas !

CELINE.

Vous en parlez bien à votre aise.

FULGENCE.

Dites-lui que cette union vous conduira au tombeau... Ça ne fera pas mal. . Dites-lui encore que le nom de Calvados n'a jamais été porté que par un département... Et encore, ce n'est pas sa faute, à ce malheureux !

CÉLINE.

Vous ne connaissez pas mon père : quand il s'est mis quelque chose dans la tête...

* Ful. — Cél.

FULGENCE.

Je parie qu'il est affreux, ce prétendu.

CÉLINE.

Et moi, j'en suis sûre. Une de mes amies de pension, qui habite Bayonne, m'a écrit une lettre, où elle me parle de lui... Il parait qu'il a les cheveux rouges.

FULGENCE.

Oh ! ceci est peu de chose!

CÉLINE.

Mais, c'est énorme, au contraire ! J'ai une antipathie pour les cheveux de cette nuance.

FULGENCE.

Eh bien ! si c'était la mienne ?

CÉLINE.

Oh ! vous êtes blond, vous !

FULGENCE, *à part.*

Oui, grâce à ma perruque... Et si elle savait que moi-même... (*Haut.*) Du reste, laissons venir le Bayonnais... Ah ! comme je ferraillerais avec lui... si j'étais sûr de le percer de part en part !

CÉLINE.

Soyez prudent !... Vous n'êtes pas adroit. A propos, et cette blessure que vous vous êtes faite à la main ?

FULGENCE.

Vous êtes trop bonne, il n'y paraît plus !

CÉLINE.

Alors, rendez-moi le mouchoir que je vous ai prêté dans le moment.

FULGENCE.

Le mouchoir ?

CÉLINE.

J'espère que vous l'avez conservé.

FULGENCE.

Si je l'ai conservé !... Ah ! Céline, demandez-moi ma vie, il me serait plus facile de vous la donner que ce mouchoir.

PAINVERT, *en dehors.*

Ah ! ah ! vous dites qu'il est rentré ?

CÉLINE, *se remettant au piano.*

Mon père !

FULGENCE.

Allons ! c'est une bourasque à soutenir.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PAINVERT. *

PAINVERT, *entrant par la droite.*
Ah! c'est donc vous, Monsieur? Voulez-vous que je vous dise? .. Votre conduite me fait lever le cœur.

FULGENCE.
Patron! vous êtes acerbe!...

CÉLINE.
Ne soyez pas si sévère pour lui, mon père.

PAINVERT.
Ne censure pas mes actes!... Quand tu sauras ce qu'il a fait cette nuit...

CÉLINE.
Mais qu'a-t-il donc fait?

PAINVERT.
Je viens pour le savoir.

FULGENCE.
Parbleu! ce n'est pas un mystère!... J'ai passé la nuit au violon.

PAINVERT.
Qu'est-ce que je disais?... Ça fait lever le cœur!

CÉLINE.
Vous avez été arrêté?...

FULGENCE.
A la place d'un autre!

PAINVERT.
Cette fable est grossière!

FULGENCE.
Laissez-moi m'expliquer!... Hier au soir j'étais, vers minuit, minuit et demi, faubourg Poissonnière, dans une encognure de porte...

PAINVERT.
A quel propos, dans une encognure de porte?

FULGENCE.
Parce qu'il pleuvait!

PAINVERT.
Je vous ai cependant connu un parapluie!

* Ful. — Pain. — Cél.

FULGENCE.

Je l'ai perdu... ou plutôt je crois l'avoir laissé... j'irai le chercher tout à l'heure...

PAINVERT.

Franchis ces détails.

FULGENCE.

Tout à coup! j'entends crier au voleur!... Et au même instant, un individu passe devant moi à toute vapeur!... Je m'élance sur lui, une lutte s'engage; je crie à la garde, et lui aussi... Seulement il criait plus fort que moi. La patrouille survient. . et que fait ce misérable?... Je vous le donne en mille!

PAINVERT.

Il te vole ta montre?...

FULGENCE.

Vous n'y êtes pas. Il a l'aplomb de prétendre que c'est moi qui suis l'inculpé.

CÉLINE.

Une ruse du métier!

FULGENCE.

Le caporal de la patrouille, intelligent comme un supérieur ne devrait pas l'être, m'appréhende malgré mes dénégations et me traîne au poste.

PAINVERT.

Cette histoire a toutes les couleurs d'une fiction.

FULGENCE.

C'est pourtant la vérité pure!... Le commissaire de police vous l'attestera!... on m'a conduit chez lui ce matin!... Il allait m'envoyer à la préfecture quand il m'a reconnu et vous aussi... C'est une pratique... nous lui avons fourni du chocolat.

PAINVERT.

L'a t-il trouvé bon?

FULGENCE.

Il paraît qu'oui, car il m'a rendu la liberté. (*Regardant machinalement son chapeau qu'il a gardé à la main.*) Tiens! un gibus!... M'aurait-on changé mon chapeau chez le commissaire?

JOSEPH, *entrant.*

Monsieur!...

PAINVERT.

Eh bien! qu'y a-t-il?

JOSEPH.

Monsieur, c'est un monsieur qui demande à voir monsieur.

PAINVERT.

Un monsieur?... Le nom de ce monsieur?

JOSEPH.

Monsieur Calvados.

CÉLINE.

.Calvados !

PAINVERT.

Comment donc! qu'il entre! (*A Fulgence.*) Monsieur, nous reprendrons plus tard ces interpellations... Passez au magasin... Toi, ma fille, à ta toilette, et fais-toi de la plus grande beauté.

ENSEMBLE.

AIR : *Polka du Sopha.*

PAINVERT.

C'est ton devoir,
Il va falloir
Le recevoir
Avec les égards qu'il mérite.
A ta toilette, sans regrets,
Monte bien vite,
Pour l'éblouir de tes attraits.

CÉLINE, *à part.*

Triste devoir!
Il va falloir
Le recevoir
Avec les égards qu'il mérite ;
Mais ce prétendu, que je hais,
Verra bien vite
Et mes chagrins et mes regrets.

FULGENCE, *à part.*

C'est son devoir ;
Il va falloir
Le recevoir
Avec les égards qu'il mérite;
Mais ce prétendu, que je hais,
Verra bien vite,
Et sa douleur et ses regrets.

(*Fulgence et Céline sortent.*)

SCÈNE III.

PAINVERT, CALVADOS. (*Cheveux noirs.*)

PAINVERT.

Arrivez donc, mon ami, je vous ouvre les bras d'un père !

CALVADOS, *l'embrassant.*

Je m'y jette avec tendresse.

PAINVERT, *à part.*

Son physique n'est pas déplaisant.

CALVADOS.

J'avais peur d'être en retard !... Aussi, je suis tout en nage !

PAINVERT.

En effet, vos cheveux sont humectés !

CALVADOS, *à part.*

Saprelotte ! pourvu qu'ils ne déteignent pas !

PAINVERT.

Couvrez-vous donc !

CALVADOS.

Non, merci !... (*A part.*) Ce chapeau me va comme une cloche sur un melon, et je n'ai pas trouvé de chapelier sur ma route. (*Il parle en marchant.*)

PAINVERT.

Qu'avez-vous donc?... On dirait que vous boitez ?

CALVADOS.

Moi ?... Oui, un peu ! Ce sont mes bottes; on veut faire petit pied, et on traîne la patte... Pardon, j'aurais dû m'informer d'abord de votre charmante fille!... On m'a fait d'elle un éloge!...

PAINVERT.

Mérité, j'ose le dire... Elle apprend l'anglais !

CALVADOS.

Dans ce moment-ci ?

PAINVERT.

Non ! Pour l'instant elle fait un petit brin de toilette.

CALVADOS, *à part.*

Un petit brin !... Il s'exprime comme un chaudronnier !

PAINVERT.

En attendant, donnez-moi des nouvelles de votre famille... Ils se portent tous bien, ces bons Calvados ?

* Pain. — Cal.

CALVADOS.

En province, on n'a que ça à faire!... On est vigoureux... Ce n'est pas comme à Paris!... Les Parisiens ne sont pas forts!... Je suis chargé d'une foule de dépêches à votre adresse. (*Lui donnant une lettre.*) En voici d'abord une de mon père... une autre de ma tante Baudruche... une autre de l'adjoint.

PAINVERT, *les prenant.*

Vous permettez, mon cher ami?

CALVADOS.

N'allez-vous pas vous gêner avec un gendre! (*S'asseyant.*)

PAINVERT.

Mais vous boitez horriblement.

CALVADOS.

Je vous l'ai dit : ce sont mes bottes, mais quand elles seront brisées...

PAINVERT, *à part.*

Ses bottes! ses bottes! j'ai bien peur qu'il n'ait une jambe avariée. (*Il lit.*)

CALVADOS, *pendant que Painvert lit.*

Certainement, je boite!... et j'en ai le droit... Quand on a sauté d'un entresol!... Ces entresols, ça n'a l'air de rien... et pas du tout... celui-là avait au moins quinze pieds... ce qui est cause que je m'en suis foulé un... Mais j'avais la tête hors de moi!... Ce Morisseau, qui se met à hurler comme un goret qu'on tire par la queue... Et cet autre bœuf que je trouve dans la rue et qui me saute à la gorge... Celui-là, par exemple, je l'ai fait fourrer au violon. Je suis bien aise de l'avoir mis dedans, le Parisien!...

PAINVERT.

Il me fait une kirielle de recommandations... comme si vous en aviez besoin, mon cher Stanislas!... Je vous appellerai Stanislas, si ça vous est égal.

CALVADOS, *vexé.*

Vous aimez mieux ça que Calvados?

PAINVERT.

Franchement... oui!...

CALVADOS.

Moi, ça me va!.... Stanislas est mon petit nom... Et le vôtre, Monsieur Painvert?

PAINVERT.

Le mien?... Nicolas!

CALVADOS.

Alors... je vous appellerai Nicolas, si ça vous est égal... Appelez-moi Stanislas, je vous appelerai Nicolas!

PAINVERT, *riant.*

Ah! ah! ah! c'est une idée cocasse! (*Appelant.*) Stanislas!

CALVADOS, *répondant.*

Nicolas! (*Ils rient tous deux.*)

PAINVERT.

J'aurai un gendre cocasse!

MORISSEAU, *en dehors.*

Oui! oui! tu me retrouveras au petit salon.

PAINVERT.

C'est la voix de Morisseau!

CALVADOS.

Morisseau!... Qu'est-ce que c'est que ce Morisseau?

PAINVERT.

Un ami intime, auquel je vais vous présenter.

CALVADOS, *à part.*

Est-ce que ce serait?... Après ça, il y a plus d'un âne qui s'appelle...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MORISSEAU. *

MORISSEAU, *avec un parapluie et un chapeau trop étroit.*

Ah! voilà Painvert!

PAINVERT, *lui serrant la main.*

Sois le bienvenu, mon cher Morisseau.

CALVADOS, *à part.*

C'est bien le même, il a mon parapluie (*Il se détourne.*)

MORISSEAU, *à Painvert.*

Tu n'étais pas seul?

PAINVERT, *montrant Calvados.*

C'est mon futur gendre.

MORISSEAU.

Ah! ce Monsieur dont je n'aperçois que l'oreille!... Il est fort bien... autant qu'on peut juger un homme sur ce cartilage.

CALVADOS, *à part.*

Après ça... il m'a si peu vu!

PAINVERT.

Je te présente M. Stanislas Calvados!

* Pain. — Mor. — Cal.

MORISSEAU.

Monsieur, je vous prie de recevoir... (*Le reconnaissant.*) Ah! grand Dieu!... Mes félicitations... Ah! grand Dieu, c'est lui!...

CALVADOS, *à part.*

Aïe!...

PAINVERT.

Comment! c'est lui?

MORISSEAU.

Cette taille!... cette frimousse!... Il n'y a que les cheveux dont la nuance me dépayse.

CALVADOS, *à part.*

J'ai la bouche bien amère!

MORISSEAU, *à part.*

Aurait-il un frère?... Posons la question. (*Haut.*) Serait-il indiscret de vous demander comment se porte monsieur votre frère?

PAINVERT.

Son frère?... Il est fils unique!

MORISSEAU.

Vous n'avez pas de frère?... ni même, une sœur habillée en homme?

CALVADOS.

Dame!... peut-être!... Quelquefois... le hasard... Je m'informerai...

PAINVERT.

Ah! ça, d'où peut te venir cette présomption fraternelle?

MORISSEAU.

C'est que tu ne sais pas ce qui m'est arrivé cette nuit?

PAINVERT.

Non!

MORISSEAU, *à Calvados.*

Et vous?

CALVADOS.

Moi! je l'apprendrai avec plaisir, si c'est amusant.

MORISSEAU, *à part.*

Il joue l'indifférence! (*A Painvert.*) Tel que tu me vois, j'ai manqué d'être coupé par morceaux.... mon domicile regorgeait de malfaiteurs...

PAINVERT.

Allons! tu as rêvé cela!...

MORISSEAU.

Ce mot est inepte!... puisque j'ai combattu corps à corps avec le chef de la bande.

PAINVERT.

Laisse-moi donc! avec ton chef!.... aujourd'hui, il n'y a plus de chef... que dans les cuisines!

MORISSEAU.

Ma parole, tu me ferais sauter comme un lapin!.... et je m'en rapporte à M..... un gredin qui erre sous mes plafonds..... entre minuit et une heure, armé jusqu'aux dents... d'un parapluie... et qui me grinche mon chapeau.... Notez ce fait capital, il me grinche mon chapeau!...

CALVADOS, *à part.*

C'était le sien!

MORISSEAU.

Et qui, après une lutte terrible, s'élance par la cheminée!

CALVADOS, *s'oubliant.*

Par la croisée!

MORISSEAU.

Vous dites?

CALVADOS, *à part.*

J'ai parlé sans réfléchir!

MORISSEAU.

Vous savez donc que c'est par la croisée?

CALVADOS.

Non! vous ne m'avez pas laissé achever!... Je vous demandais par la croisée?... ou par la cheminée?...

MORISSEAU.

Ah! ah!... Oui... en effet... c'est par la croisée... Et quel est votre opinion là-dessus?

CALVADOS.

Oh! moi, mon opinion est qu'il a dû se faire du mal!... (*A part.*) Si je pouvais lui reprendre mon parapluie...

PAINVERT.

Mais quel diable de rapport y a-t-il?... Tiens, Morisseau, sans t'offenser, je crains que ton voleur ne soit qu'un cauchemar!

MORISSEAU.

Tu en es un autre!... Demande un peu à mon épouse ce qu'elle en pense!

PAINVERT.

Ta femme l'a donc vu?...

MORISSEAU.

Tellement vu que je l'ai surpris dans sa chambre au moment où il allait attenter...

PAINVERT.

A quoi?

MORISSEAU.

A ses jours!

CALVADOS, *s'oubliant.*

Oh! oh!

PAINVERT.

Hum! hum!

MORISSEAU, *bas à Painvert.*

Painvert, es-tu bien sûr que ce soit là ton gendre?.... le vrai Calvados?

PAINVERT.

Quelle folie!... il m'a remis une lettre de son père!

MORISSEAU.

Il a pu la dérober!... ça s'est vu!

PAINVERT.

Tu plaisantes!

MORISSEAU.

Méfie-toi!... Je te préviens que mon voleur et lui... lui et mon voleur!...

PAINVERT.

Tu commences à troubler ma quiétude!.... Amant ou voleur, ça me tracasse!

CALVADOS, *à part.*

Comme c'est heureux que je me sois fait teindre!

PAINVERT.

Attends donc! faubourg Poissonnière... à minuit... un homme qui saute par la fenêtre!... (*Il sonne.*) Je crois être sur les traces de ton individu.

CALVADOS, *à part.*

Lui!...

PAINVERT, *à Joseph qui entre.*

Appelez-moi Fulgence!... (*Joseph sort.*)

CALVADOS.

Fulgence?... quel est ce Fulgence?

PAINVERT.

Mon commis.

CALVADOS, *à part.*

Après ça, il y a plus d'un âne qui s'appelle...

PAINVERT, *à Morisseau.*

As-tu quelques indices de nature à établir l'identité?..

MORISSEAU.

J'en suis muni!... primo... son parapluie qui est resté sur le champ de bataille!... le voici!... Secundo... il a les cheveux rouges!...

PAINVERT, *bas, montrant Calvados.*

Eh! bien, dis donc, s'il a les cheveux rouges...

MORISSEAU.

Oui!... mais cet indice est fort illusoire, attendu qu'il les abrite

peut-être sous le dôme imposteur d'un faux toupet!.... ce n'est pas vous qui auriez besoin de ce stratagème?

CALVADOS.

Quel stratagème.

MORISSEAU, *à part.*

Quand on possède une chevelure aussi luxuriante que la vôtre!... (*Il lui passe la main dans les cheveux.*)

CALVADOS.

Eh! eh! vous me chatouillez!... vous allez me faire rire comme un homme sans éducation!

PAINVERT, *bas à Morisseau.*

Il n'en a pas, c'est clair!

MORISSEAU, *bas.*

Peut-être!... nous allons voir!... Je n'ai pas tiré assez fort!... (*Il tire plus fort.*)

CALVADOS.

Aïe! aïe! seriez-vous possédé d'un tic?...

PAINVERT.

Tu vois bien que tu lui as fait mal!

MORISSEAU.

C'est vrai!... le chevelu est inhérent au cuir... Cette preuve me glisse dans les doigts!

SCÈNE V.

LES MÊMES, FULGENCE. *

FULGENCE.

Vous me demandez, patron?...

CALVADOS, *à part.*

C'est lui!... le bipède que j'ai fait mettre au violon! (*Il se détourne.*)

PAINVERT.

Fulgence! vous avez arrêté cette nuit un quidam, faubourg Poissonnière?...

FULGENCE.

C'est-à-dire arrêté!.... Entendons-nous!... on criait au voleur!....

MORISSEAU.

C'était moi!... le chenapan venait de sauter de mon entresol!

* Pain. — Ful. — Mor. — Cél.

FULGENCE.

Pas possible !.... (*A part.*) Est-ce que Madame Morisseau ?... Je m'en doutais !

MORISSEAU.

Et si jamais vous vous retrouviez face à face avec ce gueux, auriez-vous la certitude morale de le reconnaître ?

FULGENCE.

Parfaitement !... nous nous sommes colletés cinq minutes, nez contre nez !...

MORISSEAU.

A propos... vous ne connaissez pas encore Calvados...

PAINVERT.

Le prétendu de ma fille ?...

MORISSEAU.

Voilà Calvados.

FULGENCE.

Calvados !... Comment, monsieur serait... (*Cherchant à voir Calvados.*) monsieur Calvados; permettez que je vous félicite... (*Le voyant.*) Ah ! mon Dieu ! *

CALVADOS, *à part.*

Hum !...

FULGENCE.

Mais c'est lui !...

PAINVERT.

Lui ?...

MORISSEAU.

Lui ! qui ? qui, lui ?

CALVADOS, *à part.*

Allons ! du toupet !... (*Haut.*) Oui, c'est moi, c'est bien moi, mon cher Fulgence. (*Lui serrant la main.*)

MORISSEAU.

Vous vous connaissez ?

CALVADOS.

Beaucoup !... depuis hier... Ce bon Fulgence. (*Bas.*) Ne me livrez pas, et demandez-moi tout ce que vous voudrez... tout...

FULGENCE, *de même.*

Tout ?

CALVADOS.

Tout !... si je n'en ai pas, j'irai en chercher.

FULGENCE.

Soit !

MORISSEAU.

Qu'est-ce que vous marmottez donc là tous les deux ? **

* Pain. — Mor. — Cél. — Ful.
** Pain. — Cél. — Mor. — Ful.

FULGENCE.

C'est une affaire entre nous... une promesse que je rappelle à Monsieur !... Il a eu connaissance de mon amour pour mademoiselle Céline...

CALVADOS.

Hein ?...

FULGENCE.

Et il veut bien se désister en ma faveur des prétentions qu'il avait sur sa main.

CALVADOS, *à part.*

Berçons-le de cette chimère !

PAINVERT.

Mais comment les trouvez-vous ? Ils arrangent ça tous les deux !... Eh bien !... et moi ? et ma fille, qui apprend l'anglais ?...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ADRIENNE, CÉLINE.

CÉLINE.

Mon père, je vous annonce toute la famille qui arrive. *

PAINVERT, *bas.*

Tiens-toi droite, c'est Calvados !

CÉLINE.

Ah ! c'est singulier !... il a les cheveux noirs.

CALVADOS, *à part.*

C'est là ma future !... Quelle jolie carnation !

PAINVERT.

Voici tout notre monde.

* Cal. — Pain. — Cél. — Mor. — Ful.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, INVITÉS.

CHOEUR.

AIR :

Aujourd'hui, c'est un jour de fête,
Qu'en ces lieux règne le plaisir,
Et du doux hymen qui s'apprête
Célébrons l'heureux avenir !

(*Pendant le chœur, Painvert présente Calvados et sa fille aux invités.*) *

ADRIENNE, *voyant Calvados.*

Que vois-je ? c'est vous, Monsieur ?

MORISSEAU.

Ah ! voilà qui est particulier !

CALVADOS, *à part.*

Est-elle bête !

MORISSEAU.

Sous quelle zone as-tu donc rencontré Monsieur ?

ADRIENNE.

Bien certainement, j'ai déjà eu ce plaisir... Ah ! j'y suis !... c'est l'été dernier... aux eaux de Bagnères !

CALVADOS.

Ah ! oui !... en effet !... nous étions aux bains ensemble. (*Adrienne remonte et rejoint Céline.*)

MORISSEAU.

Aux bains !...

CALVADOS.

Oh ! pas dans le même cabinet !... dans l'établissement.

MORISSEAU.

C'est fort particulier ! ..

PAINVERT.

Mes bons amis, je vous remercie d'être venus d'aussi bonne heure.. (*Fulgence sort.*)

CÉLINE, *bas à Adrienne.*

Vous le connaissez... vraiment ?... **

* Cél. — Adr. — Cal. — Mor. (*les autres, deuxième plan.*)
** Cél. — Adr. — Mor. (*les autres, deuxième plan.*)

ADRIENNE.

Sans doute!... Un jeune homme charmant, que tout le monde s'arrachait à Bagnères. (*Céline remonte. A part.*) Pauvre garçon! je lui dois bien cela pour son parapluie.

MORISSEAU, *voyant son chapeau sur le piano.*

O ciel! qu'ai-je aperçu? c'est lui! mon feutre en ces lieux!...

ADRIENNE, *à son mari.*

Qu'avez-vous donc?

MORISSEAU.

Adrienne, admire un peu le doigt de la Providence... j'ai retrouvé mon castor... Mon voleur est dans cette enceinte!... c'est là que je vais le pincer.

ADRIENNE, *à part.*

Allons! encore un nouvel embarras! ** (*A Calvados.*) Monsieur, en venant ici n'aviez-vous pas le chapeau de mon mari?...

CALVADOS.

Hélas! oui... je l'ai même déposé sur le piano.

ADRIENNE.

M. Morisseau l'a reconnu. Il le tient.

CALVADOS.

Fichtre! plus de chapeau!...

PAINVERT, *aux invités.* ***

Avant de nous mettre à table, si nous allions voir ma ménagerie?... j'ai des poules russes très-intéressantes... Pendant ce temps, ma fille, tu vas surveiller les derniers apprêts du déjeuner.

CALVADOS.

Allons prendre un peu l'air... on étouffe ici!

MORISSEAU.

Seulement, mettons nos chapeaux, le froid pince aujourd'hui.

PAINVERT.

Morisseau a raison, on étouffe!... mais le froid pince!

CALVADOS, *à part.*

Je vois le piége, il me vise à la tête.

MORISSEAU, *qui a pris son autre chapeau.*

Je tiens mes deux gibus. L'individu qui n'en aura pas sera mon homme. Braquons mon œil...

PAINVERT.

Allons, Mesdames...

REPRISE DU CHOEUR.

(*Après les deux premiers vers le chœur est interrompu par Morisseau.*)

* Pain. — Mor. Adr.
** Pain. — Maur. — Adr. — Cal.
*** Maur. — Pain. — Adr. — Cal.

MORISSEAU, *à Calvados.*

Monsieur n'a pas de chapeau?...

CALVADOS.

Moi?... non!... Le voici! (*Il prend le chapeau d'un invité, qui le tient négligemment derrière lui.*)

L'INVITÉ.

Pardon, Monsieur, ce chapeau est à moi.

CALVADOS.

Vous êtes sûr?... (*Il l'essaie; le trouvant trop grand, il le rend.*) Alors, c'est celui-ci! (*Il prend un chapeau sur la tête d'un invité; le trouvant trop petit, il le pose sur la tête d'un autre invité.— Tous les chapeaux sont pris, à l'exception des deux que tient Morisseau, et de celui que Fulgence a laissé à la deuxième scène, mais qui se trouve caché par Adrienne.*) Il faut absolument que quelqu'un en ait deux!...

MORISSEAU.

En effet!... c'est moi qui par distraction... Ce doit être un de ces deux là!

CALVADOS, *les regardant.*

Ça?... (*A part.*) Mais ce n'est pas le mien! (*Haut.*) Monsieur, vous m'humiliez!... je n'ai jamais porté de machines comme ça!... c'était bon sous Louis XV. *

MORISSEAU.

Monsieur, il est inutile d'invectiver le siècle de Voltaire... J'ai deux chapeaux, vous n'en avez pas... Où est le vôtre?... exhibez-le?...

ADRIENNE, *prenant le chapeau de Fulgence, qui est sur la table de gauche.*

Ah! tenez! (*Elle le lui passe.*)

CALVADOS, *le prenant machinalement.*

Parbleu! le voici.

MORISSEAU, *regardant l'intérieur.*

Cabalès, chapelier, à Bayonne!

CALVADOS, *à part.*

Cabalès! à Bayonne, c'est le mien!... Oh! hasard!... (*Le prenant des mains de Morisseau, et le posant crânement sur sa tête.*)

AIR : *De Voltaire.*

Voilà Monsieur, regardez bien,
Comme on les fabrique à Bayonne.

(*Les invités s'éloignent peu à peu, ils entrent dans le jardin.*)

* Adr. — Cal. — Mor. (*Les autres, deuxième plan.*)

MORISSEAU.

J'en tiens deux, chacun a le sien,
Celui-ci n'est donc à personne?...
Le fait serait par trop nouveau,
Il faut qu'ici, je le répète,
Quelqu'un ait perdu son chapeau,
Ou bien! qu'il ait perdu la tête.

(*Regardant autour de lui.*)

Ils ont tous leurs têtes! Je m'y perds!... Et pourtant, toutes les apparences... (*Morisseau, en sortant, tire encore les cheveux de Calvados.*)

CALVADOS.

Mais sacrebleu... finissez donc! (*Redescendant en scène.*) S'il veut de mes cheveux, je vais lui en couper une mèche... il la tirera tout à son aise.

SCÈNE VIII.

CALVADOS, CÉLINE.

CALVADOS, *arrêtant Céline qui entre par la droite avec une assiette de fruits et va pour traverser la scène.*

Ah! Mademoiselle!..

CÉLINE.

Que me voulez-vous, Monsieur?

CALVADOS, *à part.*

Quelle jolie carnation!

CÉLINE, *à part.*

Que va-t-il me dire?..

CALVADOS, *à part.*

Et j'irais lui prôner mon rival... et je lui dirais: Prenez Fulgence, et repoussez Calvados .. Ah! la nature se refuse à cette énormité.

CÉLINE.

Pardon, Monsieur, je crois que vous avez à me parler? (*Il prend l'assiette des mains de Céline.*)

* Cal. — Cél.

CALVADOS.

C'est vrai, Mademoiselle... mais dans ce moment-ci, je vous cause et je pense à autre chose!

CÉLINE,

Je m'en aperçois, et convenez que si j'étais susceptible...

CALVADOS.

Mais c'est à vous que je pense... à vous seule; je ne fais que cela depuis que je vous ai vue.

CÉLINE.

Vraiment?

CALVADOS.

Allez! ça m'a fait beaucoup de peine quand j'ai appris... ce que j'ai appris...

CÉLINE.

Quoi donc, Monsieur? Je ne serais pas fâchée de savoir ce qu'on a pu vous apprendre.

CALVADOS.

Que votre cœur était déjà occupé... et que M. Fulgence y avait un pied-à-terre.

CÉLINE.

Tenez, Monsieur Calvados, vous méritez qu'on vous traite en ami, je vous dirai tout.

CALVADOS, *allant poser l'assiette de fruits à gauche.*

Dites-moi tout, je devinerai le reste.

CÉLINE.

Depuis que je me connais, je suis accoutumée à ne voir que M. Fulgence, à n'entendre que lui... je lui prêtais toutes les qualités qu'on se plaît à rêver dans un mari!.. Mais aujourd'hui même, une circonstance m'a complétement désabusée, et je vous asssure que je n'ai plus pour lui que de l'indifférence et même du mépris!

CALVADOS.

Il serait vrai!.. Ah! Mademoiselle! vous me comblez de joie! Je crois que nous sympathiserons!.. Et malgré Fulgence... malgré l'univers entier... vous serez à moi!

CÉLINE.

Mais personne ne s'y oppose... tout le monde y consent.

CALVADOS.

Oh! pas tout à fait. Il y a des détails, des anicroches... Et quand vous saurez... mais jurez-moi que vous n'en croirez rien...

CÉLINE.

Encore faudrait-il savoir ce que c'est.

CALVADOS.

Des abominations... la jalousie, la fatalité; enfin le parapluie de Damoclès qui me pend sur la tête.

CÉLINE.

Un parapluie?..

CALVADOS.

Céline, ne croyez qu'à mon amour, et quand les autres viendront, répondez-leur: Ça n'est pas vrai... il m'aime, j'en suis sûre... il me l'a juré, à genoux... Vous en avez menti... Allez vous promener!... (*Il tombe à genoux et lui baise la main.*)

CÉLINE.

Mon Dieu! quelle exaltation!

FULGENCE, *entrant par la gauche.*

En voilà bien d'un autre!

CALVADOS, *se relevant.*

C'est lui!..

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FULGENCE *.

CÉLINE.

Que demandez-vous, monsieur Fulgence?

CALVADOS.

Oui, qu'est-ce que vous demandez, mon bon ami?

FULGENCE.

D'abord, mon bon ami, ce n'est pas pour vous que je reviens... mais pour une espèce de chapeau que j'ai laissé quelque part... et je ne m'attendais pas... Vous êtes un traître; après ce qui était convenu!.. C'est pour votre compte que vous faites l'article.

CALVADOS.

Fulgence, Dieu propose et l'homme dispose. J'adore Mademoiselle, et je crois que nous sympathiserons.

FULGENCE.

Moi, je crois que vous vous flattez?..

CÉLINE.

Oh! ne pariez pas je vous le conseille.

FULGENCE.

Comment?

CÉLINE.

Regardez ceci, monsieur Fulgence. (*Elle lui montre son mouchoir.*)

* Cal. — Cél. — Ful.

FULGENCE, *à part.*

Son mouchoir! (*Haut.*) C'est bien! ça suffit!.. Monsieur Calvados, je vais trouver le père Morisseau! *

CALVADOS.

Allez!.. on vous rira au nez... Est-ce que j'ai le physique d'un Cartouche?...

FULGENCE.

Non. Mais quand on saura qu'hier au soir, vous vous trouviez à minuit en tête-à-tête avec Mme Morisseau...

CÉLINE.

Vous, monsieur Calvados?..

FULGENCE.

Lui-même... Alors on devinera quel genre de larcin vous vouliez commettre!...

CÉLINE.

Eh bien! vous ne répondez pas?

CALVADOS.

Je vous ai prévenue... c'est l'abomination qui commence! **

FULGENCE.

Je vous défie de me démentir... Figurez-vous, Mademoiselle...

CALVADOS.

Fulgence, ne souillez pas votre existence par une platitude.

CÉLINE.

Mais, monsieur, vous avouez donc ce qu'il avance?

FULGENCE.

Il l'avoue!.. et je cours chercher le père Morisseau.

CÉLINE.

Ah! c'est une indignité!

CALVADOS.

Scélérat!.. Si tu as le malheur d'éclairer ce bourgeois, je t'arrache les entrailles,

FULGENCE.

Ne me tutoyez pas!

ENSEMBLE.

AIR : *Assez dormir, ma belle.*

FULGENCE ET CALVADOS.

Crains tout de ma colère,
Car lorsqu'on m'exaspère,
Et qu'on me pousse à bout,
Je deviens redoutable,
Et je me sens capable.
De faire un mauvais coup.

* Cal. — Ful. — Cél.
** Ful. — Cal. — Cél.

CÉLINE.

Expliquez ce silence.
Quoi ! pour votre défense,
Pas un mot !

CALVADOS.

J'en conviens,
Mais j'ai votre promesse
De croire à ma tendresse.

CÉLINE.

Je ne crois plus à rien !

REPRISE.

FULGENCE ET CALVADOS.

Crains tout de ma colère, etc.

CÉLINE.

Ah ! je crains leur colère,
Quand on les exaspère
Et qu'on les pousse à bout.
Chacun d'eux, redoutable,
Peut devenir coupable,
Et faire un mauvais coup.

(*Céline et Fulgence sortent, l'un à gauche, l'autre à droite.*)

SCÈNE X.

CALVADOS, ADRIENNE. *

CALVADOS.

Il y va... le pied plat !... Ah ! mon horizon est bien nuageux... (*Apercevant Madame Morisseau qui entre par le fond et tient un parapluie.*) Ah ! c'est vous Madame.... est-ce qu'il pleut encore ?

ADRIENNE.

Mais non, Monsieur ; vous ne le reconnaissez donc pas ?

CALVADOS.

Ah ! si !.... mon Damoclès. Et comment l'avez-vous retiré des griffes de votre époux ?

* Adr. — Cal.

ADRIENNE.

Je l'ai enlevé sans qu'il s'en aperçût !

CALVADOS.

Plus tard, vous me raconterez ce rapt.... mais, où vais-je caser ce parapluie?... Ah! .. (*Appelant.*) Joseph!... Joseph!... (*A Adrienne.*) Vous permettez...

ADRIENNE.

Faites, Monsieur

JOSEPH, *entrant.*

Monsieur désire?... *

CALVADOS.

Mon bon Joseph, tu vas reporter cette mécanique au café Minerve.

JOSEPH.

Où est-il situé... ce café?

CALVADOS.

Vas-tu quelquefois au Théâtre Français?...

JOSEPH.

Jamais!...

CALVADOS.

C'est à côté.

JOSEPH.

Je vois ça d'ici.

ADRIENNE.

Ce parapluie n'est donc pas à vous?

CALVADOS.

Non, madame, on me l'a prêté..... et je le rembourse!..... (*A Joseph.*) Voilà quarante sous... pour ta peine, mais ne t'y habitue pas...

JOSEPH.

Non, Monsieur.

CALVADOS.

Cours et sois muet!... mais ne ty habitue pas.

JOSEPH.

Non, Monsieur. (*Il sort.*)

CALVADOS.

Maintenant, madame, à vous toute ma gratitude!.... vous me sauvez du parapluie .. c'est un beau trait!.... Mais il me reste encore dans le pied deux ou trois épines assez pointues.

ADRIENNE.

Lesquelles?

CALVADOS.

Madame, préparons-nous à mourir!

* Adr. — Cal. — Jos.

ADRIENNE.

Vous n'êtes pas rassurant.

CALVADOS.

Ni rassuré!....en ce moment, cet espion de Fulgence révèle à votre époux les secrets de la nuit ; il m'accuse d'être un séducteur moi !... Encore, si je l'avais été...

AIR : *Ces postillons, etc.*

Oui, cette nuit, je le dis sans mystère,
Quand, près de vous, j'admirais tant d'appas,
Si j'avais eu le bonheur de vous plaire,
Si j'avais eu, tout ce que je n'eus pas,
De mon destin, loin de me plaindre, hélas!
J'opposerais à leurs vaines colères
Le souvenir de mes vœux exaucés,

(*A part.*)

Et je dirais, on peut payer les verres
Quand on les a cassés.

ADRIENNE.

Ah ! monsieur Calvados, vous devenez égrillard.

CALVADOS.

En paroles... oui, mais en actions... point. Et hier au soir, si quelqu'un s'est couronné de roses... ce n'est pas votre serviteur... c'est ce Fulgence, et il ne m'a laissé que les ronces.... à lui, les roses.... à moi les ronces !... Vous lui avez agrippé son mouchoir.... il vous a dévoré les mains comme ceci. (*Lui baisant les mains.*) Et, tenez, la marque y est encore... Ah ! non, c'est moi qui viens de la faire.

ADRIENNE.

Aussi., pourquoi n'êtes-vous pas sorti par la cuisine comme je vous l'avais indiqué?

CALVADOS.

Par la cuisine?... Il n'y en a pas chez vous.

ADRIENNE.

Mais si, Monsieur.

CALVADOS, *à part.*

Je vous assure que non !

ADRIENNE.

C'est un peu fort !

CALVADOS, *à part.*

Elle prend chez le traiteur ! (*Haut.*) En tous cas, vous m'avez mis dans un nid de frêlons, c'est à vous de chasser les mouches.

ADRIENNE.

Je vous avoue que jusqu'à présent... je ne vois aucun moyen... Oh mon Dieu !.... n'est-ce pas eux que j'entends?...

CALVADOS.

Déjà ! *

ADRIENNE.

Allons ! du sang-froid... et faisons tête à l'orage.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, PAINVERT, MORISSEAU, FULGENCE.

MORISSEAU.

Fermez les portes, les fenêtres, les armoires; où est-il, que je l'étrangle? *(S'avançant sur Calvados.)***

CALVADOS.

Retenez-le, Nicolas.

PAINVERT, *l'arrêtant.*

Du calme ! mon ami.

MORISSEAU.

Non ! non ! laisse-moi lui griffer la figure !

ADRIENNE.

Ah çà, monsieur Morisseau, que signifie cette scène burlesque?

CALVADOS.

Pour ne pas dire grotesque !

ADRIENNE.

Je vous somme d'expliquer une conduite qui me fait rougir pour vous.

MORISSEAU.

Vous voulez que j'étale en public ?... Eh bien ! soit, j'étale!.. C'est Calvados que j'ai trouvé cette nuit dans votre chambre.

CALVADOS.

Je le nie comme un jeton!

ADRIENNE.

D'abord c'était un homme à cheveux rouges!

MORISSEAU.

C'est vrai!.. mais l'émotion a pu les faire noircir!

ADRIENNE.

Si vous n'avez pas d'autre preuve.

MORISSEAU.

C'est inutile!... Fulgence m'a tout dévoilé!

* Cal. — Adr.
** Cal. — Pain. — Mor. — Adr.

CALVADOS.

Fulgence !.. mais où est-il donc ?.. Il n'ose pas se montrer !

PAINVERT.

Il est en course... il va venir.

CALVADOS.

Et il a le front de m'accuser !.. quand c'est lui qui... car il faut que j'éclate * à la fin !.. C'est lui, brave Morisseau, c'est lui qui était, cette nuit, chez votre chaste épouse !

MORISSEAU.

Vous l'avez vu ?

CALVADOS.

C'est Madame qui me l'a dit !.. il était même fort entreprenant !.. et vous avez bien manqué d'être...

MORISSEAU.

Vous étiez là ?

CALVADOS.

C'est Madame qui me l'a dit !

MORISSEAU.

Adrienne !

ADRIENNE.

J'ai dit que M. Fulgence était venu hier au soir chez moi...

MORISSEAU.

Où il a pris du thé, je m'en souviens !

ADRIENNE.

Quand vous êtes rentré, je le croyais parti par la cuisine, et ensuite... Vous savez mieux que moi ce qui s'est passé !

MORISSEAU.

Ainsi, le bandit qui a bondi par ma fenêtre ?..

CALVADOS.

C'est cet acrobate de Fulgence.

PAINVERT.

Le fait est qu'il a passé la nuit au violon !.. Il me l'a narré !

MORISSEAU.

Il a une physionomie de gredin, ce Fulgence !

* Pain. — Cal. — Maur. — Adr.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FULGENCE. (*Fulgence entre avec le parapluie*).

MORISSEAU, *le voyant.*
Ah ! c'est toi !.. Avance un peu ici !

FULGENCE.
Voilà !

MORISSEAU.
Montre moi ton chapeau !

FULGENCE.
On me l'a pris !.. Je viens d'être obligé de sortir en casquette !.. (*Le voyant dans les mains de Morisseau.*) Ah ! c'te farce !.. C'est vous qui me le cachiez !

MORISSEAU.
C'est là ton chapeau ?

FULGENCE.
Un peu !

TOUS.
Ah !!!

MORISSEAU.
Exécrable vipère !.. Il faut que je te griffe la figure !

FULGENCE, *se défendant avec son parapluie.*
Ah mais ! pas de bêtise !

MORISSEAU.
Grands dieux ! mon parapluie !.. C'est toi qui l'as soutrait, animal !

FULGENCE.
Soustrait !... C'est le mien !

CALVADOS.
Ce parapluie est à toi ?

FULGENCE.
A moi !.. très à moi !

TOUS.
Ah !..

FULGENCE.
Vous perdez la boule ; je viens de le chercher au café Minerve, où je l'avais laissé !

MORISSEAU.
C'est chez moi que tu l'as laissé, vil fabuliste !

CALVADOS.
C'est chez lui que tu l'as laissé !

FULGENCE.

Chez lui ?

MORISSEAU.

Chez moi !.. Cette nuit !.. quand tu as sauté de mon entresol !

FULGENCE.

Moi ?..

CALVADOS.

Oui, toi !

MORISSEAU.

Ma femme en est convenue !

FULGENCE.

Madame !

TOUS.

Ah !..

FULGENCE.

Mais, père Morisseau, vous ne voyez donc pas qu'on vous fait poser ?

MORISSEAU, *courant sur lui.*

Ah ! galopin ! tu écornes mon épouse !..

CALVADOS.

Tu écornes son épouse !

FULGENCE, *se sauvant.*

Ne m'approchez pas !

MORISSEAU.

Il faut que je te griffe la figure !.. (*Ils se collètent, et dans la lutte Morisseau prend Fulgence aux cheveux; la perruque lui reste dans les mains, Fulgence a les cheveux très-rouges.*)

FULGENCE.

Ciel !

MORISSEAU.

Rouge carotte !

ENSEMBLE

AIR : *Sortez, car on vous chasse !*
(Le Roi des Drôles, premier acte.)

C'est lui ! c'est lui ! quelle aventure !
Il est trahi par ses cheveux.
Accablé par son imposture,
Il n'ose plus lever les yeux.

FULGENCE, *à part.*

Voyez pourtant quelle aventure !
Je suis trahi par mes cheveux.
Quand tout m'accuse d'imposture,
Je n'ose plus lever les yeux.

* Ful. — Pain. — Mor. — Cal. — Adr.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CÉLINE. *

CÉLINE.

Papa! le déjeuner est servi!.. (*Voyant Fulgence.*) Que vois-je? M. Fulgence!.. Ah!.. qu'il est laid comme ça!

MORISSEAU.

C'est son état normal! Painvert, à ta place, je l'expulserais de mon territoire!

PAINVERT.

Fulgence!... je vous révoque!

FULGENCE.

J'en appelle à la postérité!

ADRIENNE, *bas à Calvados.*

Monsieur Calvados, m'avez-vous pardonné?

CALVADOS.

Ah! Madame!... les anges n'ont pas besoin de pardon!... (*A part.*) Si jamais je te prête mon parapluie, à toi!...

PAINVERT.

Allons déjeuner, mon gendre! **

MORISSEAU.

Ce bon Calvados!... il n'a pas de perruque, lui!... (*Il lui tire les cheveux.*)

CALVADOS.

Encore!... Et vous?... C'est donc vos cheveux, çà?.. (*Il les lui tire.*)

MORISSEAU, *riant.*

Ah! ah! ah!... Drôle de corps!... Il m'a dérobé une touffe!

CALVADOS.

Si vous voulez, nous nous en arracherons une poignée tous les jours!

MORISSEAU.

A quelle heure?

CALVADOS.

De grand matin! à jeun.

MORISSEAU.

Ah! ah! oui!... pour qu'ils aient le temps de repousser dans

* Ful. — Cél. — Pain. — Mor. — Cal. — Adr.
** Ful. — Pain. — Cél. — Cal. — Mor. — Adr.

la journée... Ah! ah! ah!... Painvert, je serai fou de ton gendre!

CALVADOS.

Ah! ils ne sont pas forts, les Parisiens!

CHOEUR FINAL.

Air : *De l'eau de Javelle.*

Amis, bannissons la tristesse;
Enfin nos vœux sont accomplis;
Nos jours passés dans l'allégresse
Seront exempts de tous soucis.

CALVADOS, *au public.*

Air : *Du piége.*

Il faut qu'ici, même au prix d'un succès,
La vérité, soit rétablie;
Messieurs, sachez que Damoclès
N'a jamais eu de parapluie.

MORISSEAU, *parlé.*

Mais, mon petit Calvados, tout le monde sait cela!... Ces Messieurs possèdent leur Damoclès depuis l'âge le plus tendre!... D'ailleurs, le sujet de la pièce n'est pas dans le parapluie, il est dans les chapeaux!... Parlons des chapeaux!

Suite de l'air.

De cette œuvre on a pris le fond
Dans un chapitre d'Aristote,
Et si nos trois chapeaux vous vont,
Nous serons heureux, saprelotte.

CALVADOS, *parlé.*

Oh! saprelotte! quelle fin de couplet! Ça ne peut pas aller!... d'autant plus que la véritable donnée de l'ouvrage n'est pas dans les chapeaux, mais dans les cheveux. Il n'y aurait plus d'intrigue si on coupait les cheveux.

MORISSEAU.

Alors, attaquons les cheveux.

CALVADOS.

Air : *Vaudeville de la Haine d'une femme.*

Messieurs, je n'ai plus rien à craindre,
Dans mon plan j'ai su réussir,
Et, puisque je me suis fait teindre...

MORISSEAU, *parlé.*

Comment! vous étiez donc teint?

CALVADOS.

Parbleu! c'est pour ça que vous ne m'avez pas reconnu.

MORISSEAU.

Ah! sapristi!... Si je l'avais su plus tôt!... Painvert...

CALVADOS.

Mais, il n'est plus temps!... La pièce est finie!...

MORISSEAU.

Oui, aujourd'hui; mais demain, je saurai que vous avez les cheveux teints... ça me gênera!... Je demande à recommencer le second acte.

CALVADOS.

Je m'y oppose!

Suite de l'air.

C'est trop tard, il faut en finir!

MORISSEAU.

Oui, c'est juste, l'heure s'avance,
Le public que nous tenons là
Pourrait manquer de patience.
Ne lassons pas sa patience!
Pour aujourd'hui ça passera.

CALVADOS.

Mais, demain... nous n'chang'rons pas ça!

TOUS DEUX.

Pour aujourd'hui ça passera, etc.

REPRISE DU CHOEUR.

Amis, bannissons la tristesse, etc.

FIN.